



REVUE DE PRESSE

Voyage au bout de la nuit

LOUIS-FERDINAND CELINE

Mise en scène de Philippe Sireuil



Sommaire

Suisse

Presse radio

RTS, La 1ère, interview de Philippe Sireuil dans l'émission « *Vertigo* », par Pierre Philippe Cadert, diffusée le 9.10.2015.

<http://pages.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/7115059-vertigo-du-09-10-2015.html>

RTS, Espace 2, chronique dans l'émission « *Zone critique* », avec Thierry Sartoretti, diffusée le 9.10.2015.

<http://pages.rts.ch/espace-2/programmes/zone-critique/7114547-zone-critique-du-09-10-2015.html>

Presse quotidienne et hebdomadaire

La Tribune de Genève, critique de Shiva Riahi, publiée le 2.10.2015.....3

Le Temps, critique d'Alexandre Demidoff, publiée le 5.10.2015.....4

La Tribune de Genève, critique de Katia Berger, publiée le 5.10.2015.....6

Le Courrier, critique de Cécilia Della Torre, publiée le 6.10.2015.....7

Belgique

Presse quotidienne et hebdomadaire

Le Soir, critique de Catherine Makereel, publiée en février 2015.....8

Presse internet

Rue du Théâtre, critique de Suzane Vanina, publiée le 23.02.2016.....9

Le Suricate magazine, critique de Thibaut Grégoire, publiée le 25.02.2016.....11

Demandez le programme, critique de Dominique-Hélène Lemaire, publiée le 25.11.2016.....12

Arts et Lettres, critique de Dominique-Hélène Lemaire, publiée le 25.11.2016.....14

Sur scène.be & Out.be, critique.....16

Blog

Les Feux de la rampe, billet de Roger Simons, publié le 24.11.2016.....17



Avec Hélène Firla à la Comédie

Shiva Riahi

Genève, 2 octobre Le Voyage au bout de la nuit de Céline est plus que jamais d'actualité. Porté par la grandiose comédienne Hélène Firla, qui endosse le rôle de Bardamu, le voyage promis par Céline plonge le spectateur dans le génie de sa langue, féroce et acerbe, qui garde tout son éclat d'humour caustique face à la violence du monde. En mettant en perspective les événements historiques d'aujourd'hui et dont les répercussions sont internationales, l'œuvre de Céline permet une catharsis, un réveil des consciences. Face à l'idéologie chauviniste où la figure du héros patriotique défendant corps et âme sa patrie, en tirant à l'aveugle sur l'ennemi désigné, se trouve la figure d'un antihéros, lâche et peureux, sans bravoure, avec pour seule défense, sa langue bien pendue et ses réflexions acides sur la boucherie omniprésente, à laquelle il ne souhaite prendre part. Cependant en reconnaissant sa peur et son dégoût face à l'horreur de la guerre et du vice des hommes, il retrouve son humanité et sauve sa peau! Alors que Bardamu mise sur la vie, les autres ont misé sur la mort, en s'abritant derrière les cadavres des jeunes qu'ils ont envoyés se faire tirer dessus pour la gloire posthume et la victoire patriotique. La comédienne, baignée dans une lumière douce de la fin de vie et assaillie par des questions existentielles, nous tire hors de notre torpeur routinière. C'est à la Comédie de Genève.

LE TEMPS



Céline, le grand style d'un sauvage

La comédienne Hélène Firla épate dans le rôle de Bardamu, héros sonné de «Voyage au bout de la nuit». Signé Philippe Sireuil, ce spectacle impressionne

Une cloche. Frappée mille fois. Sonnée, donc sonnante, mais en grésillant. Tel est Bardamu, le héros de *Voyage au bout de la nuit*, rescapé d'une catastrophe à ondes de choc multiples, celle qui commence par la Guerre 14-18. Ce Bardamu, jeté en 1932 sur la scène littéraire par Louis-Ferdinand Céline, trouve ces jours à la Comédie de Genève son actrice, mais oui, en la personne d'Hélène Firla. La comédienne est merveilleuse en bourdon d'abord détimbré, puis vibrant comme malgré elle, tocsin apocalyptique et féroce. L'adaptation et la mise en scène sont signées du Belge Philippe Sireuil et c'est un modèle du genre: le texte résonne dans sa verdure, ses échappées hallucinées.

Mais il fait noir et une fanfare s'emballe, criarde, despotique, entraînant, la garce. Vous venez d'entrer dans *Voyage au bout de la nuit*, à l'aveugle. C'est cet air de parade qui donne son train au roman, dès la première page. Ce sont ces tambours et trombones qui, dans le spectacle, accouchent de Bardamu. Voyez Hélène Firla, prostrée sur un banc qu'on dirait de marbre – excroissance d'un monument aux morts – costume du dimanche à la mode de Charlot, comique et chagrin, avec son melon qui tombe sur un front nuageux. Elle affronte la lumière, mais elle parle comme du fond d'une tranchée, comme si elle était elle-même devenue la tranchée, transplantée au théâtre.

Cette logorrhée sublime est celle d'un mort-vivant. *Voyage au bout de la nuit*, c'est ça, une langue qui pulse dans un grand corps moribond. La vie qui s'imprime sur la toile dévastée. C'est ce qu'Hélène Firla joue, le poids du désastre qu'une phrase en rut désamorce. Il y a du démon dans son interprétation. Admirez-la sur le banc de l'impénitence. Elle est soudain bouche bée: un colonel vient de mourir sous les yeux de Bardamu; le galonné embrasse pour l'éternité un cavalier lui aussi carbonisé. Dans le visage un instant figé d'Hélène Firla, vous devinez un sanglot. Et un rire fou. Qu'une femme incarne Bardamu, ce poilu à jamais orphelin, importe peu. Hélène Firla est l'humanité de Céline. Son carnaval épouvanté.



Voyage express au bout de Céline

Théâtre Le Belge Philippe Sireuil adapte «Voyage au bout de la nuit», dont il fait dire des extraits à Hélène Firla.



Hélène Firla est travestie en Bardamu. A s'y méprendre!
Image: CIE FOR

La voix âcre et râpeuse du «puceau de l'horreur» Bardamu, héros narrateur du *Voyage au bout de la nuit*, Philippe Sireuil prend le parti de la confier à une femme. La comédienne genevoise Hélène Firla, chapeau melon enfoncé sur le crâne, costume viril sur le dos, clope au bec, posture de vétéran, assume ainsi accessoirement la prose caustique de Louis-Ferdinand Céline – ses envolées lancinantes, son cynisme, ses accents misogynes et ses ruptures de style.

Un exercice dont elle s'acquitte plus qu'honorablement, sans pour autant qu'on apprenne, d'un bout à l'autre du spectacle, pourquoi. Pourquoi le déguisement, pourquoi le timbre féminin et la diversion imposée à l'écoute du texte? Et, au demeurant, que vient justifier telles intonations, telle gestuelle pour accompagner ce récit épouvanté de la Grande Guerre? Autrement dit, le trajet se fait sans aiguillage pour cet express au bout d'un Céline travesti.?



Voyage dans la langue de Céline

Mardi 06 octobre 2015 Cécile Dalla Torre

GENEVE • A la Comédie, Philippe Sireuil porte à la scène l'absurdité de la Grande Guerre décrite par Céline dans son «*Voyage au bout de la nuit*». Hélène Firla endosse le rôle de Bardamu.

Quatorze années se sont écoulées depuis le carnage de la Grande Guerre lorsqu'en 1932, Louis-Ferdinand Céline prend sa plume pour écrire son *Voyage au bout de la nuit*. Lui, ce médecin, qui manque le Goncourt mais décroche le prix Renaudot en racontant l'absurdité de la guerre avec cynisme, dépit et humour. Celui-là même qui bouleversa l'univers romanesque par son écriture aussi recherchée et construite qu'immédiate et parlée, tout en écrivant quelques années plus tard ses pamphlets antisémites où il se déclare l'«ami d'Hitler».

Il n'empêche que Ferdinand Bardamu, son héros, en a vu. Tout comme son auteur enrôlé dans les rangs contre l'Allemand, il traverse la misère de 1914-1918, «avec en sourdine la crainte d'être tué dans la guerre et la peur de crever de faim dans la paix». En «sursis de mort et amoureux» de Lola, Bardamu accomplit son devoir de mémoire, obnubilé par l'idée de sauver sa peau et de partir pour l'Amérique. «La grande défaite, en tout, c'est d'oublier, et surtout ce qui vous a fait crever, et de crever sans comprendre jamais jusqu'à quel point les hommes sont vaches. Quand on sera au bord du trou faudra pas faire les malins nous autres, mais faudra pas oublier non plus, faudra raconter tout sans changer un mot, de ce qu'on a vu de plus vicieux chez les hommes et puis poser sa chique et puis descendre. Ça suffit comme boulot pour une vie toute entière.»

A la Comédie de Genève, Philippe Sireuil porte à la scène le récit de Bardamu dans l'intimité du Studio André Steiger, adaptant les premiers chapitres de l'ouvrage de Céline. Il l'éclaire aussi par de belles lumières tamisées et soignées. Car le metteur en scène belge, qui revient après *Les Mains Sales* monté en 2013 sur le grand plateau de l'institution genevoise, a ce souci constant de l'éclairage, au propre comme au figuré. Dans ce *Voyage*, Philippe Sireuil projette les faisceaux lumineux sur un mur de béton comme il réveillerait la froideur et la grisaille d'un ciel de plomb (la scénographie est de Roland Deville).

Clope au bec, chapeau cloche, en complet trois pièces, l'interprète raconte, postée devant cette chape inébranlable. C'est une femme. De sa voix rauque, la Française Hélène Firla, qui travaille dans le sillage de Simone Audemars au Théâtre du Châtelard (Ferney-Voltaire), endosse le rôle. Scellée à son banc, immobile mais d'une parole vive et preste, elle ressemble plus à l'homme de lettres qu'était Céline qu'au soldat Bardamu dans la peau duquel elle se glisse. Depuis la place Clichy, elle nous plonge dans la machinerie infernale de la guerre tout en gardant en même temps la distance du regard de l'écrivain. Ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors, on bascule par les mots brillants de ce piètre soldat tantôt dans l'absurde et la dérision, tantôt dans l'effroi. Un voyage sans retour dans la grande Histoire.



Le *Voyage* version Sireuil, à découvrir dans l'intimité du Studio André Steiger.
MARC VANAPPELGHEM

Au bout de la nuit

THÉÂTRE Hélène Firla reprend Céline



Cheveux tirés, chapeau melon, la comédienne fait illusion. © D.R.

CRITIQUE

Nouvellement nommé à la direction des Martyrs, Philippe Sireuil aurait pu royalement prendre ses aises sur le grand plateau du théâtre bruxellois, s'installer en fanfare avec une distribution exubérante et une production retentissante. Le metteur en scène a préféré baptiser ses nouvelles fonctions avec une forme sobre. Il n'en frappe pas moins un grand coup !

Fermée par son grand rideau de fer, la scène des Martyrs confine *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline à une bande efflanquée de plateau. C'est là, sur un banc austère, qu'Hélène Firla va nous happer, une bonne heure durant, dans les ténèbres de l'auteur français, et dans une adaptation limpide de Sireuil. C'est donc une femme qui endosse, à la première personne, le périple d'un homme, Ferdinand Bardamu, dans l'horreur de la guerre, cet abattoir aveugle et absurde qu'a engendré la folie humaine. Cheveux tirés, chapeau melon sur la tête, en sombre costume trois pièces, la comédienne suisse fait d'abord illusion, avec sa voix

grave et son regard ténébreux, dans les volutes mystérieuses de cigarettes fumées à la chaîne. Peu à peu, les intonations plus féminines se relâchent, le personnage d'une maîtresse s'intercale dans le jeu et, finalement, cet entre-deux, mi-homme, mi-femme, donne des nuances fascinantes au voyage. Derrière ces fulgurances de féminité, il y avait l'idée de parer Bardamu d'une fragilité, d'une douleur, dont n'aurait pas pu rendre compte un acteur masculin. Pari réussi !

Sans jamais bouger de son fauteuil inconfortable, Hélène Firla restitue le plaidoyer bileux du romancier avec un magnétisme étrange. Son regard tourmenté semble vous transpercer, ses sourires pervers habillent les mots, vomissant les calamités de la guerre, son débit galoise sans hésitation dans la langue monstrueusement belle de Céline. Impossible de ne pas frémir devant une histoire qui résonne amèrement dans l'actualité, du côté de la Syrie notamment. L'histoire ne se répète pas, elle bégaie. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 27 février aux Martyrs.



Critique - Théâtre - Bruxelles

Voyage au bout de la nuit

De chair et de canons

Le texte célèbre et discuté d'un auteur à la forte personnalité... prend ici une autre dimension, il prend chair, il rend toute l'humaine détresse du pauvre homme envoyé au casse-pipes au nom d'une Patrie à sauver.

Entre "La Madelon" en fanfare du début et de discrètes bouffées d'une douce et nostalgique "Barcarolle", il y a surtout une voix, terriblement présente, accrochante, aux accents rauques douloureux, ou s'élevant avec force et véhémence : celle de ce Bardamu, troufion désespéré et si lucide, "héros" non "patriote", pas "brave" du tout, porteur du récit bâti en partie sur des éléments autobiographiques de Louis-Ferdinand Céline (pseudonyme du Dr Louis Destouches).

Pour le metteur en scène-adaptateur Philippe Sireuil, il s'agit d'une adaptation quelque peu rafraîchie d'une autre déjà existante, à partir d'un énorme roman (+ de 500 pages) qui suscita de vives polémiques à sa sortie (1932) mais encore bien davantage d'éditions, rééditions et traductions ensuite !

Par sa fiction tirée du réel, et même s'il est question de la guerre 14-18 - une véritable boucherie cauchemardesque qui a marqué les esprits - on peut qualifier Céline de visionnaire dans la torpeur générale qui précéda l'arrivée d'Hitler au pouvoir...

Le style en est très particulier, n'est comparable à aucun autre (sauf peut-être à Rabelais ?). Truculent, il mélange toutefois des phrases bien construites et une recherche du mot juste au parler le plus ordinaire. C'était assez nouveau pour l'époque car c'est "une écriture qui va péter à la gueule du lecteur"... comme le pense le metteur en scène, "une certaine petite musique introduite dans le style" comme le dit l'auteur lui-même.

C'est une logorrhée nourrie de colère, une "Indignation" d'avant l'heure... un grand cri de protestation contre l'inHumanité.

Car pour le fond, c'est surtout lui qui dérange(r)a... avec tout le poids des mots, et le choc qu'ils produisent, par l'image quasi fixe de ce révolté, image qui persistera longtemps sur la rétine. Les mots, la voix, mais aussi le silence, quand par la bouche ouverte de Bardamu, en état de sidération devant l'impensable, on voit l'étreinte mortifère d'un colonel et d'un cavalier carbonisés... et tant d'autres personnages, tous perdants, y compris les chefs parlant de gloire !

Hélène Firla, fait vivre ce Bardamu : une femme pour un soldat et non une femme à soldats... Le choix initial s'avère plus qu'intéressant, il donne au personnage - auquel on ne cesse de croire une seconde - une dimension particulière, une sorte de douloureuse vulnérabilité, toute une palette de nuances dans une voix, fragile et forte, modulable quand elle fait écho à d'autres, masculines et féminines.

Si c'est ici l'actrice-interprète qui a choisi son directeur-metteur en scène, Philippe Sireuil a pris l'option de la sobriété (posture assise durant tout le spectacle, gestuelle minimaliste), en accord avec la scénographie (un fond gris, un banc rappelant un "memoriam") et avec le costume (complet veston, chapeau melon) dûs à Roland Deville qui laissent ainsi le champ libre à la grande artiste qu'est Hélène Firla. C'est une révélation pour le public belge alors qu'elle est très active en France et en Suisse depuis les années 80 (en 1990, elle y a fondé la "*Compagnie de l'Organon*" basée à Lausanne).



Voyage au bout de la nuit, au Théâtre des Martyrs

Il n'est pas question de débattre ici de la qualité de l'écriture de Céline : le texte de *Voyage au bout de la nuit*, même réarrangé, même incomplet, est toujours fort et percutant, que ce soit pour un familier ou pour quelqu'un qui le découvre. Ferdinand Bardamu, personnage marqué par les événements qu'il décrit, évoque son passage au travers des horreurs du début du vingtième siècle.

Dans cette adaptation scénique, le texte dit se concentrer sur la première partie des « pérégrinations » de Bardamu : son expérience en tant que soldat dans les tranchées de la première guerre et les effets de celle-ci sur son esprit et sa vie – délaissant ainsi les parties africaines et américaines du roman.

Ce n'est pas le plus radical des choix opérés par le metteur en scène Philippe Sireuil et l'actrice Hélène Firla. Car c'est bien une femme que l'on retrouve sur scène dans cette adaptation, non pas en tant que narratrice extérieure, mais bien en tant que Bardamu lui-même. Engoncée dans un costume trois-pièces, coiffée d'un chapeau melon et la cigarette à la bouche, Hélène Firla « est » Bardamu, de manière saisissante voire effrayante, avec une densité rare.

La mise en scène s'efface et se met au service du texte et de la prestation de l'actrice en arborant un dépouillement ascétique : Bardamu ne bougera pas de sa place, rivé à son banc, faiblement éclairé, devant un rideau fermé. Il ne peut y avoir de mise en scène dès lors qu'il n'y a pas même de scène. Ce sont tous ces choix, tendant univoquement vers une idée d'épure la plus parfaite possible, qui permettent de profiter pleinement de la performance d'Hélène Firla et d'être percuté par sa déclamation fonceuse, par les inflexions de sa voix. On en vient presque à être surpris d'entendre une voix totalement fluette lorsque Bardamu imite une femme. C'est à ce point que l'incarnation est parfaite.



L'anéantissement de l'autre

Voyage au bout de la nuit | Théâtre des Martyrs



Vendredi 25 novembre 2016, par [Dominique-Hélène Lemaire](#)

Philippe Sireuil mettait en scène la première partie du roman-fleuve de Louis-Ferdinand Céline « Voyage au bout de la nuit » (1932) en février dernier. La reprise du spectacle à Bruxelles au théâtre des Martyrs, est aujourd'hui la bienvenue dans le contexte de violences mondiales effrénées qui nous entourent. Une question se pose : il y aurait-il du courage dans la lâcheté ?

L'interprétation du personnage de Bardamu par la comédienne **Hélène Firla** est hypnotique. Elle prête son souffle et son jeu magistral à l'un des textes les plus puissants de la littérature française du XXe. Dans un même creuset de mots en ébullition, l'homme et la femme se retrouvent soudés dans le même rejet de l'innommable, à contre-courant de tout ce qui, à l'époque et à la nôtre, entraîne vers la débâcle absolue.

Bardamu est assis sur un banc de pierre, lisse comme un autel, le visage et le corps sculptés par des jeux de lumière, fumant, crachant, narrant, soliloquant à perte de verbe sur l'horreur et l'absurdité de la Grande guerre, la souffrance de l'humanité. La voix vient d'outre-tombe, d'un mort vivant qui s'extirpe d'un trou d'obus, qui rassemble des bribes de mémoire. A lui tout seul, le personnage assis dos au mur, homme vieilli, à lunettes, vêtu d'un complet trois pièces et chapeau melon représente des millions de voix éteintes par le sang meurtrier des champs de bataille.

A elle toute seule, la comédienne **Hélène Firla**, incarne les émotions du chœur des tragédies grecques. Et le sang coule. Dès les premières phrases, on oublie que l'homme est interprété par une femme. Ce qui se déroule devant nos yeux nous plonge au cœur de l'humanité et dans sa fragilité.

Comme c'est absurde ! Bardamu s'est engagé sur un coup de tête dans l'armée, séduit par la musique et la belle allure d'une parade militaire ! Une fois au front, il est en proie à l'horreur et à l'absurdité de la guerre.

« Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique. »

Comme c'est absurde et révoltant ! Faut-il que ce soit la guerre qui révèle les tréfonds de la nature humaine ? Faut-il que la bête resurgisse indéfiniment ? La terrifiante volupté du sang dans chaque massacre, dans chaque hécatombe ne supprime-t-elle pas les moindres formes d'amour ou d'intelligence ? Les héros ivres d'orgueil ne croient même pas à leur propre mort ! Et, devant les récits d'héroïsme, les spectateurs trépignent de joie...quelle folie !

Louis-Ferdinand n'a que 20 ans quand il est entraîné dans le sillage du grand Carnage. Avec ce texte, nous sommes face à un véritable Guernica littéraire, une explosion de parler vrai, une dénonciation de la mort par bêtise humaine. Le délire verbal rejoint le délire sur le front. Le langage châtié croise avec l'insolence et la liberté de l'expression populaire, mais tous les humains sont otages de l'hydre de la guerre.

Dès les premières lignes, Bardamu avoue sa peur :

« On était faits comme des rats ! » « Moi, je leur avais rien fait aux allemands ! Une formidable erreur ! »

Dès le début, il sait qu'il est lâche, qu'il n'a pas l'étoffe du héros. C'est quoi, ce patriotisme, cette gloire, sous le couvert d'un soit-disant altruisme ? Il est embarqué dans une croisade apocalyptique sans fuite possible, convaincu qu'il aura de moins en moins d'espérance d'en revenir.

« Quand on n'a pas d'imagination, mourir c'est peu de chose, quand on en a, mourir c'est trop ! » lâche-t-il dans un souffle, épuisé de sa lutte frénétique contre l'obscurité bouleversante des « homicides énormes et sans nombre ». L'anti-héros est endossé avec grandeur par une femme, **Hélène Firla** qui, avec immense talent et dans une multitude de registres, expose devant un public cloué de stupeur cette humanité bafouée, au sein de la vaste farce globale et ne rêve que de *l'anéantissement de l'autre*.

Arts et Lettres

Voyage au bout de la nuit, au théâtre des Martyrs

Philippe Sireuil mettait en scène la première partie du roman-fleuve de Louis-Ferdinand Céline « **Voyage au bout de la nuit** » (1932) en février dernier. La reprise du spectacle à Bruxelles **au théâtre des Martyrs**, est aujourd'hui la bienvenue dans le contexte de violences mondiales effrénées qui nous entourent.

Une question se pose : *il y aurait-il du courage dans la lâcheté ?* « ...Oh ! Vous êtes donc tout à fait lâche, Ferdinand ! Vous êtes répugnant comme un rat... - Oui, tout à fait lâche, Lola, je refuse la guerre et tout ce qu'il y a dedans... Je ne la déplore pas moi... Je ne me résigne pas moi... Je ne pleurniche pas dessus moi... Je la refuse tout net, avec tous les hommes qu'elle contient, je ne veux rien avoir à faire avec eux, avec elle. Seraient-ils neuf cent quatre-vingt-quinze millions et moi tout seul, c'est eux qui ont tort, Lola, et c'est moi qui ai raison, parce que je suis le seul à savoir ce que je veux : je ne veux plus mourir. »

L'interprétation du personnage de *Bardamu* par la comédienne **Hélène Firla** est hypnotique. Elle prête son souffle et son jeu magistral à l'un des textes les plus puissants de la littérature française du XXe. Dans un même creuset de mots en ébullition, l'homme et la femme se retrouvent soudés dans le même rejet de l'innommable, à contre-courant de tout ce qui, à l'époque et à la nôtre, entraîne vers la débâcle absolue.

Bardamu est assis sur un banc de pierre, lisse comme un autel, le visage et le corps sculptés par des jeux de lumière, fumant, crachant, narrant, soliloquant à perte de verbe sur l'horreur et l'absurdité de la Grande guerre, la souffrance de l'humanité. La voix vient d'outre-tombe, d'un mort vivant qui s'extirpe d'un trou d'obus, qui rassemble des bribes de mémoire. *A lui tout seul*, le personnage assis dos au mur, homme vieilli, à lunettes, vêtu d'un complet trois pièces et chapeau melon représente des millions de voix éteintes par le sang meurtrier des champs de bataille.

A elle toute seule, la comédienne **Hélène Firla**, incarne les émotions du chœur des tragédies grecques. Et le sang coule. Dès les premières phrases, on oublie que l'homme est interprété par une femme. Ce qui se déroule devant nos yeux nous plonge au cœur de l'humanité et dans sa fragilité.

Comme c'est absurde! *Bardamu* s'est engagé sur un coup de tête dans l'armée, séduit par la musique et la belle allure d'une parade militaire ! Une fois au front, il est en

proie à l'horreur et à l'absurdité de la guerre.

« Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'aux cheveux ? Avec casques, sans casques, sans chevaux, sur motos, hurlants, en autos, sifflants, tirailleurs, comploteurs, volants, à genoux, creusant, se défilant, caracolant dans les sentiers, pétaradant, enfermés sur la terre comme dans un cabanon, pour y tout détruire, Allemagne, France et Continents, tout ce qui respire, détruire, plus enragés que les chiens, adorant leur rage (ce que les chiens ne font pas), cent, mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément, je le concevais, je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique. »

Comme c'est absurde et révoltant ! Faut-il que ce soit la guerre qui révèle les tréfonds de la nature humaine ? Faut-il que la bête resurgisse indéfiniment ? La terrifiante volupté du sang dans chaque massacre, dans chaque hécatombe ne supprime-t-elle pas les moindres formes d'amour ou d'intelligence ? Les héros ivres d'orgueil ne croient même pas à leur propre mort ! Et, devant les récits d'héroïsme, les spectateurs trépignent de joie...quelle folie !

Louis-Ferdinand n'a que 20 ans quand il est entraîné dans le sillage du grand Carnage. Avec ce texte, nous sommes face à un *véritable Guernica littéraire*, une explosion de parler vrai, une dénonciation de la mort par bêtise humaine. Le délire verbal rejoint le délire sur le front. Le langage châtié croise avec l'insolence et la liberté de l'expression populaire, mais tous les humains sont otages de l'hydre de la guerre.

Dès les premières lignes, Bardamu avoue sa peur :: *« On était faits comme des rats ! » « Moi, je leur avais rien fait aux allemands ! Une formidable erreur ! »*

Dès le début, il sait qu'il est lâche, qu'il n'a pas l'étoffe du héros. C'est quoi, ce patriotisme, cette gloire, sous le couvert d'un soit-disant altruisme ? Il est embarqué dans une croisade apocalyptique sans fuite possible, convaincu qu'il aura de moins en moins d'espérance d'en revenir.

« Quand on n'a pas d'imagination, mourir c'est peu de chose, quand on en a, mourir c'est trop ! » lâche l'anti-héros dans un souffle, épuisé de sa lutte frénétique contre l'obscurité bouleversante des « homicides énormes et sans nombre ». L'anti-héros est endossé avec grandeur par une femme, **Hélène Firla** qui expose devant un public cloué de stupeur, avec immense talent et dans une multitude de registres, cette humanité bafouée au sein de la vaste farce globale qui ne rêve que de *l'anéantissement de l'autre*.



VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

THÉÂTRE

Un chef-d'oeuvre. Un style unique, entre simulacre d'oralité et précision de la langue. Dans cette tension permanente réside la jouissance, l'immense beauté du texte d'un comique terrifiant, qui montre l'humanité réduite à l'état de cette pourriture qui ne cesse aujourd'hui encore de contaminer le destin du genre humain.

Hélène Firla, cigarette roulée vissée entre les lèvres, large costume d'homme et chapeau melon, est prodigieuse. Bardamu incarné par une femme...

Une trouvaille signée Philippe Sireuil qui, avec cette admirable adaptation scénique, restitue au texte son étrangeté, sa grandeur, sa violence.

LES FEUX DE LA RAMPE

Un chef-d'œuvre de l'entre-deux guerres qui est fait pour être écouté.
C'est bien ainsi que ce spectacle a été conçu et réalisé par Philippe Sireuil, le nouveau directeur du Théâtre des Martyrs.

Un récit à la première personne – celui de Bardamu, héros narrateur, soldat réchappé de l'enfer de la Grande Guerre 14-18.

Un « roman-voix » qui tranche et qui s'impose.

Un style unique, émouvant, interprété par la grande comédienne Hélène Firla.

La pièce est donc « racontée » par une comédienne des plus brillantes : Hélène Firla, cigarette roulée, vissée entre les lèvres, large costume d'homme et chapeau melon.

C'est vraiment Bardamu incarnée par une femme.

C'est Philippe Sireuil qui a eu cette magnifique idée.

De la sorte, cette admirable adaptation scénique restitue au texte son étrangeté, sa grandeur, sa violence.

C'est une superbe performance de l'actrice !